

2 lettres de Henry Lange

le 6 septembre 1917

Mon Général

Je me suis permis de demander à passer dans l'infanterie pour des motifs d'ordre personnel. Mon cas est en effet assez différent de celui de la plupart des combattants.

Je fais partie d'une famille israélite, naturalisée française, il y a un siècle à peine. Mes aïeux, en acceptant l'hospitalité de la France, ont contracté envers elle une dette sévère ; j'ai donc un double devoir à accomplir : celui de Français d'abord ; celui de nouveau Français ensuite. C'est pourquoi je considère que ma place est là où les « risques » sont les plus nombreux.

Lorsque je me suis engagé, à 17 ans, j'ai demandé à être artilleur sur la prière de mes parents et les conseils de mes amis qui servaient dans l'artillerie. Les « appelés » de la classe 1918 seront sans doute envoyés prochainement aux tranchées. Je désire les y devancer.

Je veux après la guerre, si mon étoile me préserve, avoir la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et le maximum de mon devoir. Je veux que personne ne puisse me contester le titre d'être Français, de vrai et de bon Français.

Je veux, si je meurs, que ma famille puisse se réclamer de moi et que jamais qui que ce soit ne puisse lui reprocher ses origines ou ses parentés étrangères.

J'espère être physiquement capable d'endurer les souffrances du métier de fantassin et vous prie de croire, mon Général, que de toute mon âme et de tout mon cœur je suis décidé à servir la France le plus vaillamment possible. Veuillez agréer, mon Général, l'assurance de mon profond respect.

Ce 5 octobre 1917

Rien à signaler aujourd'hui encore : nous vivons ici une vie assez monotone, qui se recommence chaque jour, dans une campagne infiniment calme et reposante. Je jouis infiniment de la beauté douce et tranquille de cette fin d'été, de ce début d'automne. Il y a, en cette saison, un parfum de mélancolie émouvante, suave, dont je me sens profondément imprégné. J'ai l'impression qu'en cette saison quasiment crépusculaire, les âmes sont meilleures et les cœurs plus sensibles... Et pourtant, on continue à se battre. Non, je n'aime pas la guerre ; et je ne voudrais pas qu'un jour quelqu'un puisse pût dire que les combats s'écrivent ainsi qu'une partie de football ou de tennis. Je suis décidé à être un bon soldat très brave et j'ai la prétention de m'être déjà bien comporté au feu parce que c'est mon devoir et par amour de l'idéal : depuis deux ans, je me suis mis « au service de l'idéal », au service d'un certain nombre d'idées telles que celles-ci : tout jeune homme doit s'engager, dès que son âge le lui permet, et si sa santé n'est pas trop faible, un engagé doit rester au dépôt le maximum de temps possible. A 19 ans, on doit être fantassin quand on est français, et qu'on est jeune et fort, on doit être heureux et fier de pouvoir défendre sa patrie. Quand on est français de date récente, et surtout quand on fait partie de cette race juive méprisée et opprimée, on doit faire son devoir mieux que personne. Et puis il faut bien que dans une famille où il y a des M... des B... et des S... il y ait quelqu'un qui se batte pour de bon ! Je n'aime pas la guerre, mais je n'en souffre nullement, ni au physique, ni au moral. Je suis très heureux (car je suis une bonne poire) à l'idée qu'à la fin de la guerre, je pourrai être satisfait de moi, mais sais fort bien que personne, quelques mois après la signature de la paix, ne différenciera ceux qui se seront battus de ceux qui se seront reposés... ceci n'a d'ailleurs aucune importance : j'agis égoïstement pour moi, pour vous, et pour l'idéal.

Je n'ai pas de lettre de vous aujourd'hui.

Je suis toujours embusqué et sans doute pour quelques mois encore.

All perfect. A vous.

2 lettres de Lazare Silbermann

Lazare Silbermann était à la fois le patron et l'unique employé de sa petite entreprise « Tailleur pour dames ». Avant de partir sur le front comme engagé volontaire parce qu'il veut s'acquitter d'une dette essentielle auprès de son pays d'accueil, Lazare ressent le besoin d'écrire une lettre testament à son épouse Sally, qui comme lui est réfugiée roumaine, et à ses quatre enfants en bas âge... Lazare survivra à la guerre et mourra dans les années 20 terriblement affaibli par les séquelles de ses combats. Sally sera déportée et exterminée vingt-deux ans plus tard.

Paris, le 7 août 1914

Ma chère Sally,

Avant de partir faire mon devoir envers notre pays d'adoption, la France que nous n'avions jamais eu à nous plaindre, il est de mon devoir de te faire quelques recommandations car je ne sais pas si je reviendrai.

En lisant cette lettre, bien entendu, je n'y serai plus puisqu'il est stipulé qu'il ne faut ouvrir la lettre qu'après ma mort :

1. tu trouveras dans le coffre-fort quatre lettres que tu remettras à qui de droit,
2. tu trouveras du papier timbré de mon actif et de mon passif où il est stipulé que tu es avec nos chers enfants les seuls héritiers du peu, malheureusement, qu'il reste de moi. (...)

Bien sûr, ma chère, je sais que je te laisse dans la misère car tout cela présente beaucoup et en réalité ne présente rien. Je te laisse un gros fardeau que d'élever quatre petits orphelins que pourtant j'aurai voulu les voir heureux car tu le sais que je n'ai jamais rien fait pour moi. J'ai toujours pensé te rendre heureuse ainsi que nos chers petits. J'ai tout fait pour cela et, pour finir, je n'ai pas réussi ce que j'ai voulu.

Je te remercie pour les quelques années de bonheur que tu m'as données depuis notre mariage hélas trop court, et je te prie d'avoir du courage,

beaucoup de courage pour élever nos petits chérubins en leur inspirant l'honnêteté et la loyauté, en leur donnant l'exemple par toi-même, et je suis sûr qu'il ne te manquera pas de courage. Parle-leur toujours des sacrifices au-dessus de ma situation que j'ai faits pour eux et qu'ils suivent mon exemple. Quant à toi, je crois qu'il te restera des bons souvenirs de moi. Nous nous avons aimés jusqu'à la fin et c'est ce souvenir et celui de ma conduite envers toi et envers tout le monde qui te donneront du courage de supporter le gros fardeau que je te laisse. Une dernière fois, je t'engage à bien sauvegarder l'honneur de nos chers enfants en leur donnant de bons exemples et je suis sûr que cela répondra comme un écho quand le moment arrivera. Je t'embrasse une dernière fois.

Ton compagnon de bonheur et de malheur.

Mes chers petits enfants,

J'ai une suprême recommandation à vous faire. Aujourd'hui, vous êtes petits ; demain vous serez grands. Prenez en considération ce que je vous écris. Respectez votre maman ; obéissez lui sans cesse car c'est elle qui a la lourde charge de la mère et du père... Prenez l'exemple de nous. Aimez-vous, soyez loyaux et honnêtes, et vous serez heureux en ayant votre conscience tranquille. C'est à toi, Rosette, ma chère enfant, de donner l'exemple à Ernestine ta petite sœur et à Jean et Charles tes petits frères pour que vous preniez tous le bon chemin. Soyez tous bons enfants. (...) Que mes larmes que je verse en faisant cette lettre vous inspirent de faire tout ce que je voudrais et que vous deveniez tout ce que je souhaite. Gardez précieusement cette lettre ; souvenez-vous de votre malheureux père et suivez ses conseils

PS : Surtout respectez votre maman. Évitez-lui tout chagrin qu'il pourra lui se présenter. Adoucissez-lui sa vie et faites-lui oublier tout ce qu'il pourra se présenter comme amertume dans sa vie.